

Vers des paroisses plus fraternelles
(intervention à Tournai octobre 2017)

Introduction :

Les paroisses catholiques sont en général des lieux fraternels (il suffit de regarder les parvis des églises ; avec les paroissiens qui ont du plaisir à papoter après la messe ; ça indique bien qu'il y a là bcp de relations, de liens tissés.

Il y a là un don qui nous est fait, et nous pouvons nous en réjouir.

S'il y a une question à poser aux paroisses en ce qui concerne la fraternité, ce n'est sans doute pas pour en faire plus. Mais peut-être pour voir comment orienter cette fraternité, que pouvons nous faire avec elle.

Car on entend aussi des gens qui disent que les communautés chrétiennes sont intimidantes (cf. récit de catéchumènes). Et, l'air de rien, je pense que c'est un sérieux obstacle pour bien des personnes qui ont une quête spirituelle, mais qui n'osent pas frapper à la porte (peut-être aussi ont-ils peur qu'on leur mette le grappin dessus, ou bien qu'en devenant membre d'une telle communauté, ils risqueraient de perdre une part de ce qui leur est cher, comme s'ils entraient dans un club où leurs amis et connaissance ne pourraient pas entrer ; et donc, ça provoque en eux une tension).

Ça m'avait surpris d'entendre cela (je n'ai jamais trouvé les paroisses où j'ai été intimidantes). Mais en y réfléchissant, je me suis dit : si l'on m'invitait dans une synagogue, dans un groupe où j'aurais l'impression que tout le monde se connaît, eh bien je serais intimidé (j'aurais l'impression que tout le monde me regarde). Toute communauté est donc sans doute intimidante, et l'on peut même dire que plus les gens ont entre eux des liens forts (plus elle est fraternelle), plus elle est intimidante.

Alors, la question pour l'Église pourrait se formuler de la manière suivante : comment faire que la fraternité qui nous est donnée joue non pas pour nous isoler, mais au contraire, qu'elle soit largement disposée à toutes sortes d'oiseaux qui pourront venir se poser sur nos branches ?

1- Les personnes en grande précarité : des guides sûrs vers une fraternité ouverte

Et, même si je fais tout d'un coup tomber le suspens (vous m'en excuserez), je vous dis ma conviction par rapport à cette question : je crois qu'il y a des gens qui peuvent très sérieusement nous aider pour maintenir notre fraternité ouverte ; ce sont les personnes qui connaissent les plus grandes précarités (les malades et les personnes marquées par un handicap lourd, les personnes très âgées, les étrangers, les personnes marquées par la grande pauvreté, les enfants).

a) Les échanges donnant-donnant

Pourquoi, parce que face à ces personnes-là, les échanges donnant-donnant ne marchent pas. Les échanges donnant-donnant, c'est « j'investis dans la relation avec toi si et seulement si je suis sûr de recevoir en retour en proportion de ce que j'apporte » ; si l'échange est décevant, j'abandonne. Les relations mondaines (on s'en moque souvent, mais nous n'en sommes pas indemnes) sont très marquées par le donnant-donnant.

Quand on est face à ce type d'échange, on se sent tout de suite évalué par l'autre : est-ce que je suis à la hauteur de ce qu'il attend de moi ?

Si vous êtes face à un réseau d'échanges de ce type-là, vous vous dites immédiatement : pour pouvoir entrer dans ce réseau, il va falloir que je fasse mes preuves.

Voilà ce qui rend une communauté intimidante : on peut avoir l'impression que tous se connaissent, se sont évalués mutuellement, et ont en tête des tas de critères et d'exigences qui vont mesurer tout nouvel arrivant.

Évidemment, comme vous vous en rendez compte, je pense, au moment-même où j'évoque cela,

il ne s'agit pas ici, pas du tout, de relations évangéliques. Il s'agit de rapports mondains. Bon mais il ne faudrait pas entendre cela comme une condamnation : je crois qu'un groupe de gens qui se connaissent très bien seront forcément marqués par ce type de rapports. Il ne faut pas rêver à une communauté qui échappe totalement à la mondanité. Simplement, on pourra toujours lui poser deux questions :

- qu'est-ce qui l'emporte, de la bienveillance, ou de l'évaluation ? Si quelqu'un n'est pas très performant par rapport aux critères qu'on a mis en place entre nous (sans se le dire) pour nous évaluer, est-ce qu'il risque de tomber en dehors du cercle de nos relations ou pas ? Il y a des communautés où l'on sent une grande bienveillance ; et en général, ça va toujours de pair avec de l'humour, sur nous mêmes. On connaît bien les défauts des uns et des autres, mais chacun les prend aussi sur soi (ce ne sont pas uniquement ses défauts, ses limites, mais je les fais miennes, je puis être proche de lui au point de revendiquer ses limites comme étant aussi mon affaire ; et avec de l'humour, eh bien ces limites ne deviennent plus des obstacles au lien fraternel).
- Qu'en est-il de la simplicité ? C'est-à-dire, de la capacité à dire tout simplement ce qui nous arrive, ce qui nous pèse ou nous réjouit, ce qui nous contrarie ou nous met mal à l'aise ; est-ce que la fraternité que nous vivons permet à chacun de dire simplement ce qui lui arrive ; voici un excellent critère pour reconnaître une fraternité de tonalité évangélique.

b) Ceux qui supportent mal l'échange donnant-donnant

Pour avancer sur ce chemin de la simplicité et de la bienveillance, nous disposons de guides extrêmement sûrs (et en même temps, d'une exigence redoutable) ; ce sont ces cinq figures que j'évoquais à l'instant (les malades, les personnes très âgées, les enfants, les étrangers, les personnes marquées par la grande pauvreté).

Parenthèse 1 : cette liste est très proche de la liste des personnes les plus fréquentées par Jésus (il faudrait ajouter : les pécheurs publics – quelqu'un comme Zachée par exemple – les possédés, et les ennemis ; et du temps, de Jésus, le très grand âge n'est pas du tout un phénomène comparable à ce que nous connaissons aujourd'hui).

Parenthèse 2 : si vous gommez de vos évangiles toutes les péripécies où une de ces figures entre en jeu, que vous reste-t-il ? Vraiment pas grand chose (il vous reste en fait les disciples et des personnes comme Nicodème, le jeune homme riche,). La carte de relations que les évangiles dessinent est ainsi. C'est très intéressant ; et rien que cela, pose une question à nos communautés : quelle place ces personnes ont-elles dans la vie de nos communautés ? Il ne faudrait pas entendre cela comme une sorte d'obligation ou quelque chose qui énoncerait un jugement ; mais simplement comme un signal : on peut se demander, de temps en temps, quelle place ces personnes occupent dans notre champ relationnel.

Qu'ont donc en commun toutes ces figures ? Eh bien, c'est précisément de ne pas pouvoir entrer dans un échange donnant-donnant : les enfants ne peuvent redonner sur le registre de ce que nous leur apportons (ça ne veut pas dire qu'on ne reçoit rien d'eux ! Mais pas dans un registre donnant-donnant) ; les malades sont trop faibles, de même que les personnes très âgées ; les pauvres n'ont pas de quoi rendre ; les étrangers relèvent d'un autre mode de calcul que le nôtre, quant à l'ennemi, ce n'est pas qu'il ne peut pas rendre, c'est qu'il ne veut pas (sauf les coups, et pour cela il sait en général bien calculer ; mais comme nous n'avons pas trop envie d'en recevoir, nous le tenons soigneusement à distance).

c) La relation « parce que c'est toi »

Bref, avec toutes ces personnes, on ne peut entrer en relation sur le mode de l'échange calculé. Alors, si l'on veut entrer malgré tout en relation, il faut inventer autre chose. Et cette autre chose c'est la relation « parce que c'est toi » ; autrement dit, elle ne reçoit pas d'autre réponse à la

question « pourquoi ? » que « parce que c'est toi ».

Quelles sont les caractéristiques d'une relation de ce type là ?

- Elle est sans condition préalable : si je viens vers toi, comme ce n'est pas pour recevoir quelque chose de mesurable en échange, je n'arrête pas la relation quand je ne reçois rien : pas de biens, pas de prestige, pas de gratification, pas même de reconnaissance (formulé ainsi, ça a l'air assez extraordinaire, voire héroïque, mais en fait nous avons tous l'expérience de ce types de liens : les parents, vis-à-vis de leurs enfants par exemple, mettent sans cesse en œuvre ce non conditionnel ; imaginez des parents qui diraient « si tu ne réussis pas telle ou telle chose, tu n'es plus mon enfant » ; ce n'est pas une réaction totalement inconcevable, mais à tout le moins, nous serions d'accord, il me semble pour dire que cela relèverait de la pathologie, et d'une pathologie très grave).
- Corollaire du premier trait : la relation « parce que c'est toi » est également prédisposée au pardon (c'est-à-dire, à reprendre la relation, même quand en face, ça n'a pas répondu).
- 3e caractéristique : elle vise le singulier, l'être unique, et donc incomparable (la relation donnant-donnant peut, elle mettre en concurrence les interlocuteurs, sur la base des prestations qu'ils peuvent offrir en réponse à telle ou telle demande).
- 4e caractéristique : la relation « parce que c'est toi », n'est pas nécessairement symétrique (la relation donnant-donnant en revanche, suppose des interlocuteurs capables de faire affaire ensemble, c'est-à-dire, doté, en gros, des mêmes capacités ; ce n'est pas le cas pour la relation « parce que c'est toi ». Il peut y avoir de très grosses différences de capacités entre les interlocuteurs (par ex entre les parents et leurs enfants quand ils sont tout petits). Mais, en revanche, la relation « parce que c'est toi » suppose un interlocuteur prêt à faire réponse à ce « parce que c'est toi » c'est-à-dire de se présenter en retour, comme un sujet qui a entendu un appel et répond « me voici ». Le « parce que c'est toi » n'émet aucun doute quant à cela, elle présuppose donc une égalité en dignité assez radicale (ou pour le dire autrement, au plan ontologique, elle place les interlocuteurs au même niveau de sujets capables d'écoute et d'adresse vis-à-vis d'autrui). Autrement dit, sur fond d'une possible dissymétrie en terme de capacités est donc posée une symétrie en ce qui concerne la possibilité de faire réponse.
- 5e trait (qui est une conséquence du précédent), la relation « parce que c'est toi » est une relation qui a un très fort potentiel d'appel ; elle a la capacité de mettre en genèse un interlocuteur qui peut être assez démuné au plan des performances qu'il peut faire, mais qu'elle situe au même niveau que l'autre interlocuteur.

d) L'Alliance

Je m'arrête là pour la relation « parce que c'est toi ». Et vous vous demandez peut-être pourquoi je suis allé si loin dans sa description. C'est que la relation « parce que c'est toi » montre une très forte parenté avec la relation d'Alliance dans la Bible, c'est-à-dire le lien établi entre Dieu et son peuple.

Dans l'Alliance, Dieu s'adresse à un peuple, non à cause de prestations que ce peuple pourrait lui fournir, mais parce que c'est toi, mon peuple. Sans autre parce que que celui-là (cf. Dt 7, 7-8 LIRE ; le texte dit : « c'est par amour pour vous » ; ce qui est très précisément une autre formulation que la relation « parce que c'est toi » – mais je ne vous l'ai pas dit tout de suite, sans quoi vous auriez très vite pensé : « ça, je connais, je sais ce dont il s'agit »).

Je résume le point où nous en sommes : une communauté chrétienne sera fraternelle selon l'Évangile si, dans tout le tissu des relations qu'elle met en œuvre, elle donne la première place aux logiques d'alliance, c'est-à-dire aux relations mues par le « parce que c'est toi ». Et j'ajoute – je redis – qu'ici, nos meilleurs guides sont ces figures qui peuplent nos récits évangéliques : les malades, les enfants, l'étranger, le pauvre, l'ennemi (et l'on peut ajouter aujourd'hui, les

personnes très âgées). Parmi ces figures, certaines sont plus exigeantes que d'autres, et obligent à une plus grande vigilance pour s'en tenir au « parce que c'est toi » : ce sont les personnes très pauvres et les ennemis (la relation aux enfants est souvent très gratifiante, le malade, on peut le voir comme un interlocuteur donnant-donnant momentanément indisponible, mais qui le redeviendra dès que sa maladie sera finie ; de même pour l'étranger : dès qu'il aura appris notre langue et nos manières de mesurer, il pourra entrer dans nos échanges calculés).

Tout cela, donc pour vous dire que les communautés chrétiennes, si elles veulent se mettre à l'école du Christ en ce qui concerne la fraternité, ont rendez-vous avec ces cinq figures.

Vous avez sans doute trouvé mon topo jusqu'à présent très théorique, et vous avez raison. Et maintenant je vous propose un versant plus pratique ; à partir justement de ce petit livre *Vers des paroisses plus fraternelles*

Parenthèse : ce que j'ai développé à l'instant vous pouvez le trouver dans deux livres : *Un lien si fort* et *Une foi qui change le monde*.

Ce sont des questions que l'on a beaucoup travaillé en France dans le cadre de la dynamique *Diaconia*

J'en viens donc à ce petit livre (Etienne Grieu et Vincent Lascève, *Vers des paroisses plus fraternelles Les plus fragiles au cœur de la communauté chrétienne*, Éditions Franciscaines, 2017) qui avait pour but, justement de répondre à la question tout à fait légitime : très bien ce que vous dites sur la place des très pauvres dans la vie chrétienne et la vie ecclésiale, mais concrètement dans ma paroisse, je fais comment ?

Nous proposons deux exemples (deux paroisses différentes), qui correspondent à deux manières distinctes de chercher à ouvrir la porte de nos églises aux personnes en grande précarité, l'une en largeur et l'autre en profondeur, si je puis dire.

En largeurs : Poissy : création d'un réseau de fraternité et de proximité.

L'idée : initier dans le cadre paroissiale une dynamique d'échange de gestes de solidarité. Va aider à ce que le désir « de faire quelque chose » s'exprime, et cela de manière large, chez beaucoup de chrétiens (en dépassant donc largement le cadre habituel des bénévoles et militants). A Poissy, 40% des pratiquants ont eu l'occasion de participer de près ou de loin à ce réseau. Et la vie de la paroisse en a été transformée, pour aller dans le sens d'une plus grande fraternité, et également d'une plus grande simplicité. A permis que des personnes marquées par la grande pauvreté soient rejointes, et qu'elles participent elles aussi à ce réseau, voire, pour certains, découvrent ou redécouvrent la vie chrétienne.

<=> la manière de prendre la question de la fraternité à Poissy : c'est de parier sur le fait que beaucoup de paroissiens ont au fond d'eux le désir de pouvoir poser des gestes solidaires – mais sans avoir beaucoup de disponibilité – autrement dit, il faut les aider, en mettant en place un cadre précis, à ce que ce désir puisse s'exprimer.

Au Castanet-Tolosan, la démarche est différente : là, le projet c'est que des personnes marquées par la grande pauvreté puissent trouver leur place dans la vie paroissiale.

Cela suppose à la fois d'ouvrir un lieu spécifique, pour qu'ils puissent se retrouver, développer leur propre manière d'écouter la Parole de Dieu, de prier, de parler de ce qu'ils vivent, et en même temps, de faire en sorte qu'ils trouvent leur place dans la vie de la paroisse.

<=> là, la manière de prendre la question de la fraternité est d'abord de chercher à ce que les plus pauvres soient rejointes et qu'ils trouvent leur place dans la vie paroissiale.

2- Poissy : développer une culture de la solidarité à l'échelle d'une paroisse

Le *Réseau de fraternité et proximité* a été lancé en 2006. Son projet est d'« éveiller tous les

paroissiens à la solidarité de proximité : ouverture du cœur, attention aux autres... et les inciter à poser des gestes concrets¹ » ; et pour cela, de « créer et développer des liens de fraternité, de proximité, d'entraide et d'amitié² ». Il a vocation à irriguer toute la vie paroissiale et ne peut être regardé comme un secteur particulier. C'est pourquoi il s'est doté d'une charte mais il reste sans statut juridique spécifique (ce n'est pas une association) ; cela afin d'éviter qu'il devienne une des activités de la paroisse parmi d'autres.

Le réseau propose de « mettre en lien les personnes qui offrent des services (les bonnes volontés) et celles qui demandent des services, chaque fois que nécessaire, en partenariat avec les associations susceptibles de répondre à des demandes ou de demander des relais » ; et pour cela, de « constituer un réseau permettant de repérer, d'identifier des besoins particuliers, autres que ceux connus des associations³ ». Ces quelques phrases disent bien la spécificité du projet : mettre en rapport des personnes qui interviennent non pas au titre d'une compétence spécialisée mais pour des services assez simples, guère pris en charge par les dispositifs existants. Ex : aider quelqu'un pour un déménagement, assurer un transport pour un rendez-vous médical, dépanner pour un bricolage à la maison, visiter une personne seule, accompagner dans une démarche administrative ou pour faire des courses, débroussailler un dossier à remplir, voilà le type de services que le réseau permet. Ce sont ceux que des voisins ou amis d'habitude se rendent. On voit bien que ça n'entre pas en concurrence avec les associations spécialisées et les services sociaux, tout en articulant l'œuvre du réseau aux tâches de ces institutions.

Le présumé qui a présidé à son lancement est qu'on peut trouver en toute personne – a fortiori en tout chrétien – un désir de fraternité, de solidarité, le désir de « faire quelque chose » pour ceux qui sont seuls ou en difficulté. Si cette générosité ne parvient pas toujours à s'exprimer, c'est qu'il y a des obstacles. On peut en nommer deux :

- d'un côté, la peur de se retrouver face à des demandes impossibles à assouvir (l'angoisse d'être mangé tout entier si l'on commence à répondre à celui qui est en détresse) ;
- de l'autre, le manque de disponibilité pour rejoindre des organisations dont l'objet est la solidarité.

La forme proposée par le réseau permet de lever ces deux obstacles qui, sinon, empêchent que la fraternité s'exprime. Il fait l'intermédiaire entre le demandeur et la personne prête à aider, il évite ainsi un pur face à face et permet une régulation en cas de difficulté ; par ailleurs, il fait appel seulement pour des coups de main, c'est-à-dire des engagements ponctuels à la portée de personnes ayant peu de disponibilités.

Le fonctionnement

Un tel projet suppose un gros travail de coordination afin de mettre en relation offres et demandes de services. C'est le rôle du « noyau » : composé d'une dizaine de personnes, avec à sa tête un binôme de responsables, il recense les disponibilités – chacun ayant indiqué les compétences qu'il a – et en même temps, recueille les demandes. Il vérifie, avant de mettre des personnes en relation, que cela ne posera de problème ni pour l'une ni pour l'autre. Lorsque les demandes sont complexes, les membres du noyau sont chargés d'accompagner demandeurs et proposant.

Le réseau est en relation étroite avec le responsable de la paroisse, le curé. C'est de ce dernier qu'il reçoit sa mission et il tient informé celui-ci de ses activités. Un membre de l'EAP (équipe

1 *Principes généraux du Réseau de fraternité et proximité*, première version d'une charte, texte du groupement paroissial de Poissy, Villennes et Médan, juin 2008, § 1.1

2 Charte du réseau (mai 2014) ; § 1.

3 *Idem*, § 1.4 et 1.3

d'animation pastorale) suit de près ce qu'il propose. La mission du réseau, encore une fois, est « d'intéresser l'ensemble de la communauté paroissiale à ce qui est vécu sur le terrain, de façon à ce qu'elle se sente concernée et que chacun de ses membres mette toujours plus la dimension de diaconie au cœur de sa vie de chrétien⁴ »

Mais autour du réseau, se sont développées aussi des propositions de rencontre, pour donner consistance à la fraternité, pas seulement à travers des aides ponctuelles et inter-individuelles. Sont nés ainsi :

- la proposition d'un déjeuner, le premier dimanche de chaque mois. C'est un repas partagé ; chacun apporte un plat, même si c'est très modeste.
- Dans le même esprit, est organisé lors du jour de l'an un réveillon (qui a rassemblé jusqu'à une centaine de personnes) et, le premier dimanche de juin, un barbecue (cette année, il y a eu 70 à 80 personnes).
- Enfin, le jeudi matin, après la messe, c'est autour d'un café qu'on se retrouve ; une vingtaine de personnes y prennent part.

Enfin, la fraternité prend aussi les couleurs de la joie et de la créativité. Une chorale est ainsi née, qui rassemble une vingtaine de personnes. Elle anime des temps festifs dans des maisons de retraite et en prison.

Quels fruits ? Le Père Éric Courtois, curé de l'ensemble paroissial le dit: « ce que le réseau apporte à la paroisse, c'est de l'attention, une plus grande attention mutuelle et la capacité de mieux s'accueillir. C'est important car souvent, dans la vie paroissiale, nous sommes très soucieux des fonctions à remplir. Le réseau invite à prendre le temps d'une présence gratuite. Les personnes sont accueillies pour elles-mêmes et non pas pour les services qu'elles pourraient rendre dans la paroisse. La vie de la paroisse en est vraiment marquée, même si cela ne peut – et ne doit – se quantifier ; c'est comme un fruit qui vient dans la longue durée et, qu'en tout cas, on ne doit pas chercher pour lui-même, mais plutôt recevoir comme un cadeau. »

Un autre fruit est également palpable, et j'aurais sans doute dû le citer en premier : c'est tout simplement une conscience plus fine de la réalité d'une ville comme Poissy.

3- La Famille Bartimée (Le Castanet-Tolosan): vivre quelque chose de l'alliance avec les plus pauvres qui vivent auprès de nous (ici, il s'agit d'un engagement plus conséquent, dans la durée, avec des personnes marquées par la grande précarité).

- ça demande des personnes qui s'y engagent (avec tout ce que ça suppose de réflexion, d'apprentissage de savoir-faire, etc.). Se mettre à l'école de ceux qui ont beaucoup travaillé la question (ATD, le Sappel, etc.).
- que ces personnes se sentent envoyées par la communauté, soutenues par elle
- Qu'il y ait des espaces de rencontre spécifiques pour les personnes en grande précarité. Car ils n'entrent pas dans l'Église seuls.
- des personnes qui aient la mission d'ouvrir avec eux des lieux de parole et de confiance ; découvrir quelque chose de l'Évangile ; préparer les sacrements, etc.
- Qu'il y ait des espaces pour des rencontres avec ces personnes (ex : tables ouvertes, pèlerinages), pour que, d'une manière ou d'une autre quelque chose passe entre les personnes en situation précaire et la communauté.

Conclusion :

⁴ *Idem*, § 3.

Pour terminer, je voudrais souligner que la place faite aux personnes marquées par de grandes précarités ne concerne pas que la vie paroissiale, et j'ajoute : il ne s'agit pas seulement d'une question de pastorale. Le rendez-vous est beaucoup plus profond et assez radical pour l'Église. Je crois qu'en cheminant avec eux, nous entrons davantage dans le mystère du Christ.

Et c'est aussi pour cela que la fréquentation des personnes marquées par la misère oblige à relire certains éléments de la doctrine chrétienne ; nous les fait voir un peu autrement (par exemple, la question de l'espérance, du salut, du pardon, etc. ; sur tous ces sujets là, une écoute attentive de ce qu'ils vivent conduit à reformuler notre foi un peu autrement ; de même que les personnes en grande précarité lisent la Bible à partir de leur expérience spécifique, quand même très différente de la nôtre.

Cf. le livre collectif, fruit d'un séminaire de recherche qui a duré trois ans et qui a associé théologiens, acteurs de terrain et autres universitaires : *Qu'est-ce qui fait vivre encore quand tout s'écroule ?* Le sous titre : *Une théologie à l'école des plus pauvres* (éditions Lumen Vitae, 2017)

Etienne Grieu sj
Centre Sèvres, Facultés Jésuites de Paris